

qui change l'image du féminisme. On regrettera seulement le caractère un peu trop biographique des notices, qui est un parti-pris des éditrices.

LAETITIA HANIN

É. REVERZY, *Portrait de l'artiste en fille de joie. La littérature publique*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 344.

De Fleur de Marie à la fille Élisa et à Boule de Suif, nombreuses sont les incarnations de la prostituée dans la littérature du XIX^e siècle, où s'observe d'ailleurs un sous-genre du roman de la prostitution en vogue à partir des années 1870. Ces représentations ne sont pourtant qu'une infime partie de la problématique brillamment étudiée par Éléonore Reverzy : plus qu'un personnage ou un motif, la fille de joie est une métaphore qui signifie à d'autres niveaux que la seule dimension référentielle. Dès lors, « la déplier dans le discours critique perme[t] d'en saisir les points d'appui dans les champs moral, politique, esthétique, et d'en comprendre les actualisations fictionnelles » (p. 54). Au croisement de ces différents champs se situent les discours dénonçant ou valorisant les positions des écrivains dans le système des lettres, car la figure de la prostituée permet d'exprimer les tensions entre la dimension immatérielle de la littérature et la nécessaire implication de l'argent dans son élaboration, en un siècle où la publicité, avec son puff, ses séductions et son racolage, devient un passage obligé.

Parce qu'elle permet d'incarner la condition de l'artiste, la prostituée est aussi une figure métapoétique. Elle génère, en tant que « répondant allégorique de l'écrivain » (p. 12), des scénographies qui structurent le discours littéraire, problématisent le travail de l'écriture, expriment la valeur de l'œuvre. Sur le plan poétique, la prostituée manifeste un fort potentiel diégétique en ce qu'elle « contribue au rendement romanesque » (p. 66). Personnage fonctionnel permettant d'évoquer les thématiques morales, sociales et matérielles, elle est aussi un élément générateur de récit. Au fil du siècle, elle se fait même instance d'énonciation de la parole de vérité à travers la déclinaison d'un parcours de vie, ce qui en fait l'élément central d'une littérature réaliste et naturaliste qui prétend elle-même dire le Vrai. C'est encore l'interface complexe avec le lecteur que viennent mettre en forme les images de la prostitution, dans la mesure où elles convoquent une économie symbolique et matérielle avec un public auquel il s'agit de plaire en répondant à ses attentes. La fille publique permet de la sorte d'*« allégoriser [l]e régime démocratique de la production littéraire, tout en maintenant un rapport singulier au texte »* (p. 113). Ce constat fait cohérence avec les représentations de la prostituée lectrice qui se multiplient après *Madame Bovary* : ces lectrices supposées aimer la « mauvaise » littérature, triviale et bon marché, incarnent en réalité le mode de lecture le mieux inscrit dans le nouveau régime de l'imprimé, « puisqu'elle[s] pratique[nt]

la lecture première, ou primitive, celle, sacrée, qui croit à la lettre ce que dit l'écrit » (p. 266).

Si la métaphore prostitutionnelle est omniprésente dans les mythographies présidant à l'œuvre, dans son contenu figuratif et dans la programmation du lectorat, c'est qu'elle traduit tout un système éditorial en mutation. Celui-ci repose sur la réorganisation des rôles respectifs de l'éditeur, du libraire et de l'imprimeur, sur l'émergence de la question de la propriété intellectuelle, sur des dispositifs médiatiques traversés par la sérialité feuilletonesque et sur des formules commerciales telles que le journal à un sou, la bibliothèque de gare et le colportage par les camelots. Ces conditions historiques sont à l'origine d'une véritable « littérature publique » à propos de laquelle la prostituée permet de « scénariser un discours critique stigmatisant » (p. 125). Elle exprime tour à tour les résistances, l'engagement et les contournements de la littérature face à la marchandisation croissante de la culture, au point que « le marché de la prostitution constitu[e] un analogon du marché éditorial » (p. 276). Une telle convergence entre sémiotique romanesque, système des lettres, discours historique et figuration métaphorique peut se lire à de multiples niveaux. Par exemple, la variété typologique des prostituées, qui va de la barboteuse à la boucaneuse en passant par la raccrocheuse et la grisette, rencontre les discours classificateurs de l'hygiénisme, répond à l'engouement scientifique pour la nomenclature et rejoint la combinatoire sérielle de la littérature populaire, qui fait que « la taxinomie des filles semble dès lors comparable à celle de ces livres écrits à la grosse et divisés en sous-genres » (p. 258).

Le travail complexe de la signification invite à étudier le système de valeurs qui sous-tend cette figure modulable et réversible au gré de scénarios à décliner : exposition, compromission, purification par le sacrifice de soi, rédemption, déchéance, etc. Éléonore Reverzy met au jour un « réseau métaphorique [...] centré sur la vénalité, l'exploitation abusive et la production quantifiée » (p. 63), à quoi s'ajoutent les problématiques liées à la monstruation de soi, « qu'on prétende écrire avec son cœur ou qu'on utilise sa vie ou sa personne au profit de l'œuvre, dans une *peopolisation* avant l'heure. C'est par là que la prostitution se décline en théâtralisation » (p. 68). Ces paramètres montrent que l'écrivain est loin de reconduire ce que l'on prenait à tort pour un simple cliché en vigueur depuis la Préface de *Mademoiselle de Maupin*. Au contraire, l'écrivain agit sur un imaginaire qu'il s'approprie dans une perspective d'affirmation auctoriale, de renversement du stigmate en emblème ou d'orientation de la communication sociale qui régit la circulation de ses textes.

C'est donc une imagerie polysémique et extensive qui fait interagir par des processus sémiotiques variés les données relatives à la nouvelle condition sociohistorique de l'auteur. En inscrivant ce réseau isotopique dans un cadre contextuel dont elle suit rigoureusement le fil chronologique, Éléonore Reverzy repère deux grandes tendances dans la littérature de la prostitution, d'une part celle née dans les années 1830 avec les premiers

questionnements sur l'émergence d'un commerce de l'immatériel, d'autre part celle en développement à partir de 1870 avec l'apparition de la culture de masse. Parallèlement à l'histoire littéraire, les temporalités concernées sont complexes puisqu'elles touchent à la fois aux cadres discursifs, aux œuvres et à l'imaginaire social. Elles s'appréhendent aussi sur le long terme, ce qui justifie notamment de remonter à Rétif de La Bretonne pour cerner les reconfigurations en jeu.

L'essai met en évidence les lignes de force d'un imaginaire à travers l'analyse de ses manifestations dans les fictions littéraires, en écho à des discours dont l'interconnexion est cruciale. L'ambition est ainsi d'analyser « un sociogramme qui traverse le discours social dans le siècle » (p. 14), selon la notion empruntée à Marc Angenot (*Le Cru et le faisandé*, 1986), à propos de laquelle on aurait souhaité une petite mise au point théorique. La qualité de l'approche réside à la fois dans sa diversité et dans l'aller-retour précis entre les faits et les significations. Pour saisir les discours à travers les représentations romanesques et pour lire le réel à l'aune des procédés textuels, Éléonore Reverzy convoque avec brio l'histoire culturelle et la sociologie de la littérature, réservant une place à la matérialité du support et à ses circuits de diffusion. L'étude s'appuie avec pertinence sur les principaux travaux concernant les rapports entre presse et littérature (Alain Vaillant, Marie-Ève Thérenty, Pascal Durand), l'imaginaire médiatique (Guillaume Pinson, Dominique Kalifa), le discours social (Marc Angenot), l'histoire de l'édition et de l'imprimé (Jean-Yves Mollier, Martyn Lyons), la poétique de la publicité (Marc Martin, Laurence Guellec), les fictions de la prostitution (Daniel Grojnowski et Mireille Dottin-Orsini), la sémiotique du spectacle (Philippe Hamon), l'histoire des figurations auctoriales (Jean Starobinski, Judith Lyon-Caen, José-Luis Diaz).

La dynamique des figures faisant système, l'essai explore les figures connexes qui font sens avec la prostituée : actrice, clown, journaliste. Les lectures transversales qui en résultent sont attentives à ne pas schématiser des partages qui sont loin de se réduire à une distinction binaire entre les productions industrielles et celles qui se prévalent d'une originalité par la singularité. L'analyse traite donc ensemble le corpus canonique, les productions populaires et les œuvres « moyennes » du répertoire boulevardier. Sont ainsi considérés, successivement ou en dialogue historique, Sue, Balzac, Dumas, Belot, Flaubert, Maupassant, Zola, les Goncourt, Huysmans, Dubut de Laforest, Margueritte et bien d'autres. La stratégie adoptée par certains écrivains invite d'ailleurs à cette approche décloisonnante au sein d'un très vaste corpus. Que l'on songe à Zola choisissant de s'adresser aux deux publics, l'élite culturelle et les masses populaires, comme en témoigne la campagne publicitaire de lancement de *Nana*, préparée comme un événement médiatique (p. 288).

La lisibilité sociale et poétique dont est porteuse la métaphore prostitutionnelle en fait un analyseur de choix permettant d'interroger la « grande collusion des *épistemei* contemporaines, qu'elles relèvent de l'hygiène pu-

blique ou des normes esthétiques » (p. 86). Attentive à faire dialoguer les discours et les représentations, Éléonore Reverzy examine les représentations spectaculaires, picturales et photographiques. Elles sont en effet à réinscrire dans le cadre à la fois promu et réprouvé de la vitrine et de la mise en montre – celui de la « barnumisation de la scène littéraire » (p. 126) également à l'œuvre sur les planches du théâtre, dans le tableau vivant et à travers la mode du portrait-carte des grandes horizontales. Les niveaux d'observation de l'étude sont donc hétérogènes. Ils invitent à passer de la question de nouveaux personnages de fiction à celle d'un paradigme, puis à une lecture métapoétique. Le parcours parfois sinueux qui en résulte procède à une juste évaluation de la place de la fiction dans ce contexte, où des nouveaux rôles lui sont attribués (divertissement, information et didactisme), ainsi que différents régimes de représentation. Deux apports particuliers de la fiction sont considérés au regard de la problématique traitée : la capacité à « déployer des aspects [de la métaphore] non apparents encore dans le discours de presse » (p. 93) et l'incarnation dans des personnages par l'allégorisation, ce qui porte à considérer que « c'est dans l'œuvre elle-même que s'élaborent les configurations les plus intéressantes et les plus obstinées de ces discours » (p. 180). À cet égard, peut-être aurait-il été souhaitable d'aborder plus systématiquement les différents cadres génériques (genres, sous-genres, régimes textuels et discursifs) intervenant dans les sources publicitaires et sociologiques du roman réaliste.

Très clair, de lecture agréable et animé par un plaisir (partagé) de la citation, l'essai a l'originalité de revendiquer une approche *littéraire*. Il développe en effet l'hypothèse que les topiques travaillées par la fiction littéraire ont leur spécificité et recèlent une force de dévoilement du social – un postulat qui n'entrerait pas en contradiction avec les propositions de Jacques Dubois à propos du « roman sociologue » (*Les Romanciers du réel*, 2000). Surtout, l'objet d'étude étant abordé sous l'angle de la métaphore, l'outillage des procédés littéraires s'avère précieux pour rendre compte de l'intrication des valeurs, des plans et des mondes autour de la prostituée : paradoxe (la prostituée comme entre-deux entre le privé et le public, médiatrice entre l'écrivain et son public), synecdoque (les objets entourant la prostituée connotent son statut et sont une partie d'elle-même), énumération (l'effet-liste et sa combinatoire signifiante, à l'œuvre dans la taxinomie proposée au client de la maison close et dans les variations d'un parcours-type), ironie et blague de l'écriture en régime médiatique. Est aussi en jeu la prostitution de la langue, sa « corruption par les traits populaires et les parlures argotiques » (p. 87), qui appelle un regard stylistique sur la question.

Enfin, ce n'est pas le moindre mérite de cet essai que d'explorer les significations économiques et politiques qui expliquent l'investissement par les écrivains d'une posture *a priori* paradoxale consistant à « conserver à la littérature sa grandeur et sa dignité lors même qu'elle est pratiquée contre de l'argent et exercée dans une société démocratique qui implique sa dif-

fusion massive » (p. 161). Cette intrication des ordres de réalité est manifeste au point de s'inscrire dans le régime politique, par exemple à travers l'achat officiel d'œuvres d'art par liste civile et la présence d'artistes aux Expositions universelles, qui confirment l'analogie entre les auteurs désignés comme officiels et une forme de haute prostitution institutionnalisée dans les rouages de l'État. Au fil d'un parcours précis livrant de solides analyses, Éléonore Reverzy montre ce que mettent en jeu les négociations de la valeur d'échange et de la valeur d'usage, la prostituée devenant un moyen de penser le nouveau régime marchand des œuvres de l'esprit, une figure qui révèle comment progressivement la fiction « dramatise le passage d'une économie de l'échange et du risque, à une économie libérale du profit et de la spéculation » (p. 94).

VALÉRIE STIÉNON